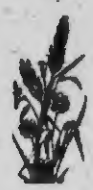
c. 3.
MD
Dup.

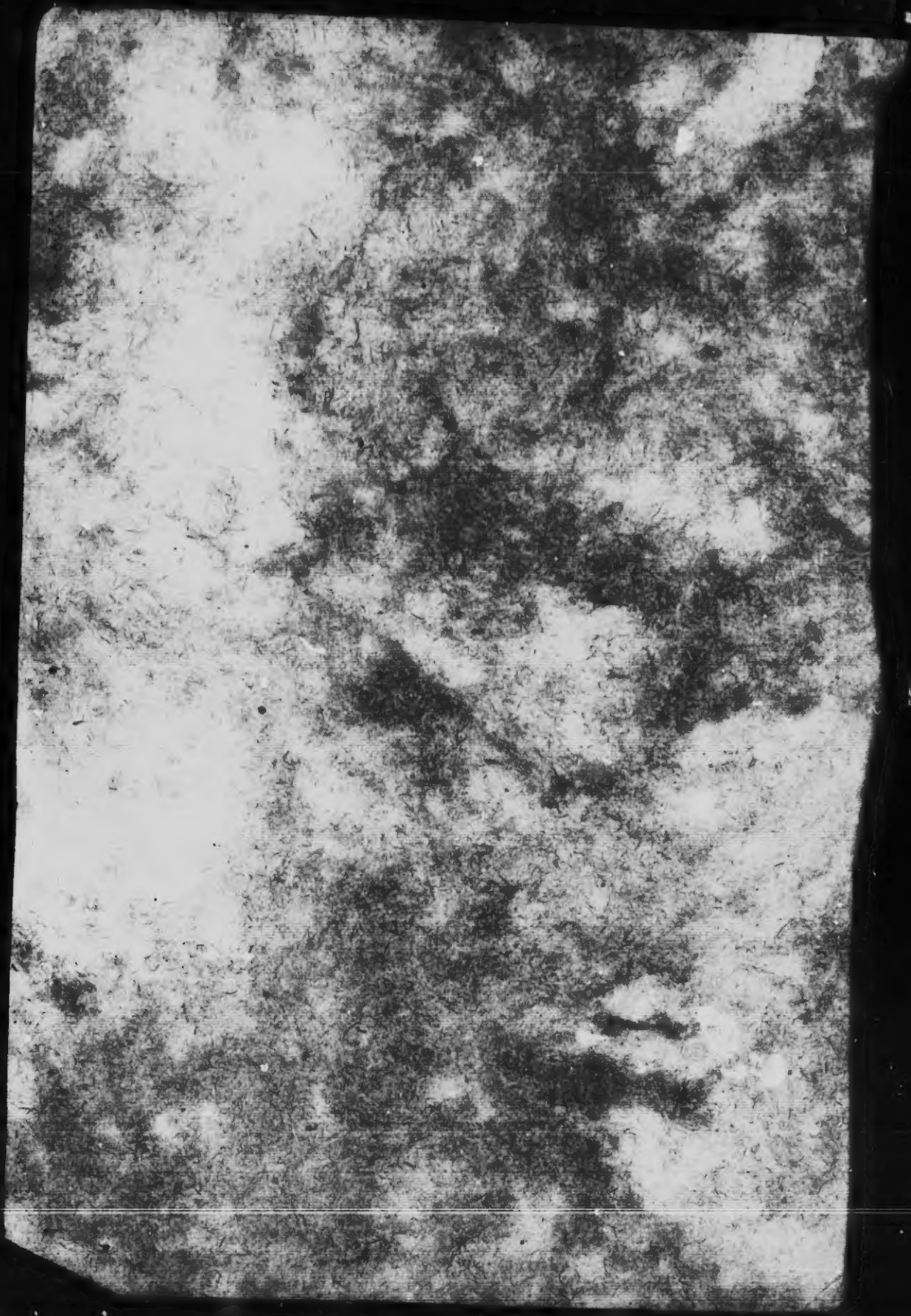
Par la lutte et par l'amour



NOUVELLE DE TEMPERANCE

— PAR LE —

R. P. Hugolin, O. F. M.



Par la lutte et par l'amour

NOUVELLE DE TEMPERANCE

— PAR LE —

R. P. Hugolin, O. F. M.

HV5072
H85
1909
C.3

Avec la permission des Supérieurs.

I

Au presbytère de Sainte-Geneviève, la paroisse élégante de Québec, M. le curé Berthau, après la courte récréation du soir prise avec ses vicaires, s'apprêtait à commencer ses matines, lorsqu'un pas décidé retentit dans le corridor et l'on frappa à sa porte.

—Entrez.....

.. ..

—Tiens, Henri.... comment, déjà de retour?

Le visiteur était un grand et beau jeune homme, blond, de mine très distinguée. En habitué du presbytère et sans attendre d'invitation il prit une chaise, gardant son chapeau sur ses genoux et sa canne à la main.

—Oui, M. le Curé, c'est moi. Je n'ai pu résister à l'envie qui me talonnait de vous faire part de la découverte que j'ai faite. Cette fois, j'en suis certain, je tiens une jeune fille à votre convenance..... Elle est à ravir, et j'ai été ravi..... J'ai hâte de vous la faire connaître; il faut que ce soit le plus tôt possible.....

—Allons, allons, dit le curé en souriant, je vois qu'en effet tu es ravi et plein de ton sujet. C'est déjà quelque chose, et j'aurais grandement tort de ne pas désirer connaître cette trouvaille. Où l'as-tu faite?

—A Deschambault, d'où j'arrive à l'instant. Mon premier soin en descendant du train a été de venir vous

faire part de mon bonheur. J'assistais à la messe de sept heures pour ne point manquer ma communion quotidienne, selon la promesse que vous m'en avez fait faire. A la table sainte je me trouvai à côté d'une jeune fille. Mes yeux se posèrent sur elle involontairement..... et je ne saurais exprimer ce qui alors se passa en moi..... "C'est elle que Dieu te destine".... J'entendis quelque chose qui me disait cela..... C'était comme une exclamation de tout mon être.....

—Le coup de foudre!.... Et puis?.....

—Et puis, naturellement je voulus connaître cette personne. J'appris qu'elle se nommait Lorin — Hélène; qu'elle était orpheline de père; que, sortie du couvent aux dernières vacances elle demeurait avec sa mère, qui tient un petit commerce d'épicerie.

Bref, sous le prétexte d'un achat quelconque je liai avec la mère une conversation à laquelle prit bientôt part la jeune fille. Mes impressions du matin se ravivèrent tellement que je demandai à Hélène l'autorisation de correspondre avec elle. Après avoir hésité elle y consentit, mettant pour condition que sa mère lirait d'abord ces lettres. De son côté Mde Lorin consentit à cette correspondance.

—Mon cher ami, ce que tu me dis là me dispose en faveur de cette jeune fille. Je souhaite qu'enfin la Providence ait manifesté sa volonté en te conduisant auprès de la femme qui fera ton bonheur et te sauvera.

—Mais il faut que vous la connaissiez, M. le Curé. Voyons, quand pourrez-vous venir à Deschambault?

—Nous verrons, nous verrons. En tout cas, sois tran-

quille, je connaîtrai cette personne et te dirai ce que j'en pense.

—Au moins j'espère que vous serez juste. Vous êtes si sévère que je n'ai pu encore vous présenter personne qui vous satisfasse.

—Tu sais pourquoi..... .Je serai juste et te dirai ma pensée.

—Vous serez de mon avis, sûrement..... Mais je m'aperçois que votre bréviaire est ouvert.... Excusez-moi, je vous prie, je ne veux pas vous encombrer plus longtemps. Bonsoir, bonne nuit, M. le Curé.

—A ton service, mon cher Henri. Tu sais que tu ne me déranges jamais, et que tes visites n'ont d'autre défaut que d'être trop rares.....

—C'est vrai — je ne viens pas aussi souvent que je le devrais. Mais je veux toujours mieux faire..... Vous savez que si j'ai la tête mauvaise, j'ai le cœur meilleur, et que je suis profondément touché de votre dévouement à mon égard....

—Sois bon garçon, c'est tout ce que je te demande. Bonsoir.

—Bonne nuit.

Le pas ferme du jeune homme de nouveau sonna dans le corridor, puis s'étouffa dans l'épaisseur du tapis de l'escalier.

Le curé resta quelques instants songeur avant de commencer son office.

"Tout de même, se dit-il, si la Providence s'était vraiment manifestée! Je ne sais pourquoi, je me sens favo-

rablement prévenu en faveur de ces personnes..... Oui, il faut que je voie la jeune fille.".....

L'abbé Berthau se mit alors à genoux sur son prie-Dieu, surmonté d'un grand crucifix. Il lui vint à la pensée de réciter son bréviaire pour que l'Esprit Saint le dirigeât dans l'affaire qui surgissait. Traçant du pouce sur ses lèvres le signe de la croix, il prononça: Aperi, Domine, os meum, Ouvrez, Seigneur, mes lèvres, pour qu'elles bénissent votre saint Nom..... et il commença ses matines.....

II

Henri Vermette était un jeune médecin, qui exerçait sa profession depuis quelques mois à peine. Il avait été le protégé de l'abbé Berthau, durant ses cours classique et universitaire, et il était resté son pénitent.

Les parents d'Henri étaient des habitants de la Jeune Lorette, et c'est là, sur la terre de l'Ormière, qu'il était né et qu'il avait grandi. Les parents n'étant pas fortunés ils ne songeaient nullement à mettre leur Henri au petit séminaire, d'autant moins que la famille était nombreuse.

L'abbé Berthau était alors curé à la Jeune Lorette. Henri était enfant de chœur, et le prêtre n'avait pas tardé à reconnaître en cet enfant des qualités d'esprit et de cœur exceptionnelles. Il l'envoya au petit séminaire de Québec, au grand bonheur des parents. Le curé avait

quelque fortune personnelle et il se trouvait en état de faire cet acte coûteux de charité.

Henri avait pleinement correspondu au dévouement de son protecteur. Ses études furent excellentes, ses succès très marquants et une réelle et solide piété se développa en lui. Il avait le sens religieux, ce qui était, aux yeux du prêtre, une solide garantie pour l'avenir. L'abbé Berthau eût désiré que son protégé entrât au Grand Séminaire, mais quand il reconnut que Dieu ne l'appelait point au sacerdoce, il se garda bien d'y incliner le jeune homme malgré lui. Tout en l'éclairant et le dirigeant, il le laissa parfaitement libre dans le choix de sa carrière. Henri Vermette resta dans le monde et choisit la profession médicale, où le portaient ses goûts.

Henri s'était toujours montré reconnaissant envers son protecteur. Celui-ci resta son conseiller lorsqu'il fut promu à la cure de Sainte-Geneviève. Ce fut vers le temps où le jeune homme commençait ses études universitaires à Laval.

L'abbé Berthau fut la Providence d'Henri Vermette et son sauveur. Sans ce prêtre, l'étudiant eût été à jamais perdu corps et âme par la passion de l'ivrognerie.

Comment cette passion était-elle née et s'était-elle développée dans le jeune homme? Il est malheureusement facile de le comprendre, l'histoire d'Henri et de sa déchéance étant celle d'un trop grand nombre d'étudiants. Au début de leur stage universitaire ceux-ci éprouvent encore la fascination qu'exerçaient sur eux les petites beuveries clandestines des jours de sortie, que les règlements du collège rendaient si difficiles à commettre, et

partant si tentantes. Et puis, la camaraderie joyeuse, la cohabitation ou le voisinage en pleine liberté, les excursions, que sais-je encore, tout cela sème sur leurs pas des occasions faciles et parfois quasi irrésistibles pour des jeunes gens toujours portés aux bravades; les plus sobres ont peine à s'en défendre. Henri, avec son bon naturel, s'était laissé circonvenir, il avait bu d'abord pour rire, pour faire plaisir aux amis; puis il avait pris goût à la liqueur de perdition jusqu'à devenir un buveur, un ivrogne.

L'abbé Berthau avait été quelque temps sans soupçonner le malheur. Henri lui adressait bien des demandes d'argent de plus en plus fréquentes, mais il savait les motiver par des raisons si plausibles!.....

Ce fut par hasard que le prêtre découvrit la vérité, dans toute son étendue.

Henri habitait une chambre au second étage dans une pension d'étudiants de la rue Hébert, tout près de l'Université. Le calme et la solitude de cette vieille rue du vieux Québec, la proximité de la bibliothèque universitaire, en font un endroit des plus favorables à l'étude.

Le curé rendait parfois visite à son jeune ami. Une fois qu'il était monté sans être annoncé, comme il débouchait devant la porte du jeune homme, un spectacle dont il fut témoin l'arrêta net sur le seuil. Debout au milieu de la chambre, le dos tourné au visiteur, l'étudiant buvait à longs traits à même un flacon de *gin*.....

Une foule de menus faits auxquels l'abbé n'avait pas jusque là fait attention, prirent soudain cohésion dans son

esprit autour de ce fait brutal. La conclusion s'imposait: Vermette était un ivrogne.

Mille sentiments se disputèrent le cœur du pauvre homme..... Stupéfaction..... douleur..... indignation ..... colère. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

S'avançant sur la pointe des pieds vers le buveur, du revers de la main il envoya le flacon se briser sur le plancher; le jeune homme, d'un bond s'était retourné, furieux, le poing levé.

Son bienfaiteur était devant lui, les bras croisés sur la poitrine.....

—Frappe donc, misérable!.....

—Ah! si ce n'était vous!.....

Ce mouvement de menace était celui de la passion avide et déçue, ce cri celui de l'orgueil blessé....

—Qu'importe! Frappe, misérable!..... répéta le prêtre.

Cette invitation froide ramena le pauvre garçon au sentiment de la situation..... il balbutia quelques mots d'excuse.....

Le prêtre l'arrêta net:

—Tout est fini entre nous; j'ai payé ta dernière bouteille.....

Et sur ces mots qui plaçaient le malheureux devant sa carrière brisée le curé s'était retiré.

Il voulait avant tout se donner le temps d'aviser. Il savait bien qu'Henri ne tarderait pas à venir à lui avec

des promesses, et il voulait considérer comment il convenait de le recevoir.

Sa douleur en attendant était immense; la cruauté de cette déception prévalait en lui sur tout autre sentiment. Son Henri un ivrogne! C'est donc là qu'avaient abouti ses sacrifices, son dévouement..... donner un ivrogne à la Société!.....

Il les connaissait si bien les ivrognes.... Il en avait tant croisés dans sa vie de prêtre! Et combien peu avaient pu être corrigés! Y avait-il chance qu'Henri fût de ce petit nombre?

Il le tenait bien par la bourse. Il pouvait couper les vivres à l'étudiant, arrêter ses études à son gré. Cette épée de Damoclès suspendue sur la tête d'Henri serait bien de nature à l'assagir, et il comptait bien employer ce moyen. Mais avec raison il ne le tenait pas comme infaillible. Bon tout au plus à réprimer momentanément dans le jeune homme la dégradante passion, il perdrait son efficacité, passé le temps du stage universitaire! Et alors? Henri ne se laisserait-il pas aller à son penchant si d'autres moyens, d'ordre moral, ne l'avaient d'ici là converti à la sobriété?.....

Le curé examina donc longuement quels gages d'une sincère et durable conversion présentait le caractère d'Henri Vermette. Les ressources de son tempérament étaient-elles assez grandes pour qu'en les exploitant habilement et avec persévérance on pût espérer un résultat consolant?

Henri était doué d'une nature généreuse, d'un cœur bon, de vifs sentiments d'affection à l'égard de son pro-

tecteur. C'était tout un clavier à toucher. Ensuite, il avait un grand fonds d'esprit religieux. Il se soumettrait sans doute volontiers au régime austère et fécond de la confession et de la communion fréquentes. Avec sa piété native, avec la robuste énergie de ses convictions retrempée à brefs intervalles dans la surnaturelle efficacité des sacrements, Henri trouverait dans cette cure la guérison et le salut.

Plus tard l'abbé userait de ses relations pour unir la destinée du jeune homme à celle d'une femme qui saurait continuer et assurer à jamais cette œuvre de rédemption. Le curé était certain qu'une femme d'énergie, bien éprise de sa mission, aurait tout pouvoir sur cet homme au cœur généreux mais faible.

Et d'ici là il aurait l'œil ouvert et suivrait de près le pauvre ivrogne.

Après avoir ainsi compté ses chances de réussite et tracé son plan d'action, l'abbé Berthau résolut de se dévouer plus que jamais à l'étudiant. Et lorsque, deux jours plus tard, celui-ci vint se jeter aux pieds de son protecteur pour lui demander pardon,..... reconnaître avec humilité qu'il buvait..... bref, pleurer, se repentir et promettre que jamais, au grand jamais! il ne toucherait à un verre de la boisson maudite, le prêtre eut l'air de se laisser fléchir; il retira sa menace. Mais ce fut à la condition formelle qu'Henri se soumettrait au règlement de vie qu'il lui imposerait, et qui devait éloigner du jeune homme les occasions tout en fortifiant son âme par la fréquentation des sacrements.

Henri était trop heureux de voir suspendre l'arrêt

qui brisait son avenir pour ne pas souscrire de grand cœur aux conditions imposées par le prêtre.

III

Ce n'était pas une tâche facile que s'était imposée l'abbé Berthau ! Suivre un ivrogne presque au jour le jour pour écarter de lui les occasions, ou tout au moins l'en éloigner, surveiller sa passion pour lui imposer un frein au bon moment, conserver son autorité sur une âme que la contrainte révolte et qui à la moindre répression de ses appétits a des soubresauts..... Dieu, quel tact, quelle énergie, quelle constance et quel dévouement il faut !

Nous ne suivrons pas l'abbé Berthau dans le détail de sa tâche quotidienne qu'il accomplissait depuis quatre ans à la date où s'ouvre ce récit. Disons seulement qu'Henri retrouva bien des fois au cours de ces années. Toujours cependant il revenait repentant auprès de son directeur qu'il vénérait et qu'il aimait, il faut le reconnaître.

Du reste, le dévouement inlassable du prêtre n'était pas infructueux. Les moyens surnaturels surtout se montraient pleins d'efficace.

Il était rare que la semaine qui suivait une confession sincère et une communion fervente le jeune homme fût tenté de boire. Mais le côté vulnérable en lui, comme chez la plupart des buveurs, était la volonté, et cette faiblesse de la volonté amenait des intermittences fâcheuses

dans les pratiques de dévotion. La tentation grondait en lui, Henri était sûr de ne pas succomber s'il se confessait et communiait. Mais voilà! pour s'astreindre sans délais à cette pratique, il fallait une énergie que le malheureux laissait parfois fléchir. Il se permettait de légers compromis avec la passion, et lorsque, apercevant sa faute il essayait de se ressaisir, il était souvent trop tard; il succombait.

Telle était la genèse ordinaire de ses rechutes.

Malgré tout, il s'améliorait, car l'efficacité surnaturelle des sacrements, bien qu'il négligeât de s'en munir en bien des circonstances où elle eût été triomphante, déposait chaque fois qu'il y recourait de salutaires énergies dans cette âme faible, mais sincère et généreuse. Henri s'améliorait donc, et la perspective d'une libération complète et définitive l'encourageait à apporter toujours plus de bonne volonté à la lutte. Ses oublis étaient de moins en moins fréquents; et ce qui activait encore son désir de succès, c'était la quasi-nécessité professionnelle de se marier: un médecin célibataire réussit plus difficilement.

On se rappelle que le mariage était au programme d'action de l'abbé Berthau, mais Henri n'épouserait qu'une femme jugée par le curé à la hauteur de sa mission qui lui incomberait. Et cette mission, le prêtre jugeait avec infiniment de raison qu'elle ne devait pas consister à *arracher* le mari à une terrible rivale: la boisson, *mais seulement à soutenir sa persévérance*. Le divorce d'avec la boisson devait d'abord être consommé avant que le jeune médecin pût songer à prendre femme. Pour cela

motifs le directeur avait déjà mis son veto à deux ou trois velléités de mariage du jeune homme.

En effet, les chûtes d'Henri pour rares qu'elles étaient devenues, étaient encore trop fréquentes pour que le clairvoyant directeur pût avoir confiance en l'avenir. Les faits donnaient parfois de rudes approbations à ses lenteurs. Trois semaines ne s'étaient même pas écoulées depuis l'entrevue sur laquele débute ce récit qu'Henri Vermette mettait une fois de plus à l'épreuve le dévouement de l'abbé Berthau.

Un samedi soir — c'était en juillet — l'abbé était sorti après souper pour faire une promenade sur la rue Saint-Jean. Comme il revenait sur ses pas après s'être rendu jusqu'à la Porte, il se vit dépasser, près de la rue Saint-Augustin, par Henri Vermette. Le jeune homme ne paraissait pas l'avoir vu; le curé l'arrêta au passage.

—Bonsoir, Henri .

—Ah, M. le Curé..... mille excuses, je ne vous avais pas aperçu.

Le curé crut remarquer que son ami n'avait pas l'air très enchanté de la rencontre. Sa démarche un peu fébrile, son regard excité et d'autres indices familiers à l'abbé lui parurent de mauvais augure. Il reprit:

—Où vas-tu de ce pas ?

—Je comptais me rendre, par un détour, sur la Terrasse. Le temps est magnifique, la vue doit être superbe ce soir, et la promenade délicieuse.

—Ecoute, mon ami. Si tu veux m'en croire, tu n'iras pas sur la Terrasse ce soir. Tu vas venir passer la soirée avec moi.

—Vous êtes fort aimable, M. le Curé, mais j'ai donné à quelques amis rendez-vous, je n'y puis manquer.

—Soit! Mais je vais t'attendre chez moi, et si à dix heures tu ne frappes pas à ma porte, gare!... .

—Oh, oh, soyez tranquille, je n'ai pas envie de boire. Et pour vous rassurer, à dix heures sonnant, je serai chez vous.

—N'y manque pas.

A dix heures sonnant, comme il l'avait promis, Henri entrait triomphalement chez le curé.

—Que dites-vous de ma ponctualité, M. le Curé?

Et ce disant, il se laissait choir dans un fauteuil.... or d'habitude il ne prenait qu'une chaise.

Un coup d'œil sur son visiteur édifia le prêtre; malgré sa ponctualité Henri avait certainement bu depuis leur rencontre. La coloration du teint, l'éclat des yeux l'indiquaient assez. L'abbé lui en fit la remarque, mais le jeune homme nia énergiquement, et la conversation s'engagea.

Or à mesure qu'elle se déroulait, la langue d'Henri s'empâtait, le corps répondait aux avances soporifiques du moëlleux fauteuil, la tête s'inclinait sur la poitrine, les yeux papillotaient.....

Enfin, la canne du jeune homme tomba de ses mains molles, tout son corps eut une détente, les paupières se fermèrent, les lèvres pendirent entr'ouvertes, et un ronflement pâteux répondit seul à l'abbé.....

Henri dormait! Après avoir lutté avec gaillardise durant une demi-heure contre l'ivresse montante et tenté

de donner le change au curé, il succombait à l'ivresse. Les multiples verres de boisson ingurgités coup sur coup produisaient un effet qui, pour avoir été plus longtemps retardé, n'en était que plus violent.

Henri dormait!..... il dormait du sommeil lourd des ivrognes.....

Le prêtre, on le pense, fut assez ennuyé de ce dénouement inattendu. Quel parti prendre? Il ne pouvait songer à faire reconduire l'ivrogne à son domicile. Le scandale eût été grand. Réflexion faite, le curé laissa dormir l'ivrogne à satiété. Au réveil du jeune homme il aviserait. Il tourna la clef dans la serrure pour qu'Henri ne pût s'échapper, et lui-même se jeta tout habillé sur son lit. Mais il ne dormit pas.

Vers minuit l'ivrogne s'éveilla; le lourd nuage d'alcool s'était dissipé. Henri resta bien un quart d'heure dans son fauteuil, sans bouger..... Reprise lente de possession de ses facultés..... reconnaissance de l'endroit où il se trouvait..... réflexions sur son équipée.... sur les conséquences probables..... Le curé avait l'œil sur lui. Enfin, à petit bruit, Henri se leva, ramassa sa canne et son chapeau, et se dirigea vers la porte..... Fermée!..... et la clef enlevée!,.....

Dans une trappe, quoi!..... Riche situation..... Que faire? Eveiller le prêtre?..... Il n'y songea pas longtemps — et pour cause. Passer la nuit dans ce fauteuil?..... Il lui faudrait toujours bien le matin se trouver en présence de son juge..... Henri avait chaud! Des gouttes de sueur perlaient à son front, et du revers de la main il les essuyait.

L'abbé Berthau, qui suivait tous les mouvements du prisonnier, jugea le moment venu d'intervenir. Il était édifié sur les dispositions du jeune homme. Celui-ci, tout penaud qu'il était, n'aurait pas profité aux reproches qu'il méritait. Si sa honte eût été salutaire, au lieu de chercher à s'esquiver il eût éveillé le prêtre pour reconnaître en toute humilité sa faute. Le curé jugea opportun de remettre au lendemain la suite de l'incident.

—Henri.....

—Ah, M. le Curé..... qu'est-ce que vous avez dû penser..... je ne comprends pas cela.....

—N'ajoute rien. Tu vas t'en aller dormir dans ton lit, et tu me permettras de t'accompagner.

Henri ne répliqua pas et il partit avec le curé.

Depuis qu'il était médecin, il avait quitté la rue Hébert pour la rue Saint-Jean, où il avait, près de la Côte du Palais, à dix minutes du presbytère de Sainte-Geneviève, son cabinet de consultations, avec deux autres pièces pour son logement.

A cette heure tardive la rue était déserte; seuls quelques rares promeneurs, après s'être attardés sur la Terrasse, regagnaient leurs logis. Henri ne fut pas reconnu.

Lorsque son compagnon et lui furent arrivés à la porte du jeune homme, le curé le laissa rentrer et le quitta.

Il n'était toutefois pas entièrement rassuré sur les intentions de Vermette. Il comprenait trop bien que la passion de boire, éveillée dans le jeune homme, n'avait pas sombré sous la honte qu'il venait de subir....

Le prêtre se posta donc en face de la maison, sous un porche d'où il pourrait surveiller les alentours.

Un instant après une fenêtre — celle du cabinet du médecin — s'éclaira. C'était de bon augure, Henri allait sans doute se mettre au lit.

Mais aussitôt tout rentra dans l'ombre. "Oh, oh, se dit l'abbé, mon gaillard change d'idée. Sa lampe s'éteint trop vite, il n'a sûrement pas eu le temps de se coucher..... Ayons l'œil ouvert....."

A peine l'abbé avait-il fait ces réflexions, que Vermette sortait en hâte de la maison. Il fila sur la rue Saint-Jean, tourna le coin de la rue Saint-Stanislas..... Trois minutes après il s'arrêtait net en face d'une buvette et mettait la main au loquet de la porte.

A ce moment précis une poigne de fer s'abattit sur son épaule, et une voix bien connue — qui sonna à ses oreilles comme la trompette du Jugement dernier — lui cria :

—Malheureux, où vas-tu !

—Vous !.....

Un revirement complet s'opéra brusquement dans l'âme du pauvre buveur.

—Ah ! M. le Curé, c'est bien le cas de dire que le bon Pasteur poursuit la brebis égarée. Faites de moi ce que vous voudrez.

—Suis-moi.

Cette fois l'abbé Berthau accompagna le coupable jusqu'au seuil de sa chambre, et quand Vermette fût entré, le prêtre lui demanda la clef de la porte.

—Je t'enferme, et je m'assure que cette fois tu ne sortiras que demain! Je te ferai ouvrir la porte. Je n'ai plus confiance en toi.....

—C'est juste. Je mérite cela.

Il était une heure quand le curé se mit au lit. Lui qui devait prêcher à la grand'messe, et qui s'était réservé la soirée du samedi pour se préparer, l'après-midi ayant été prise par les confessions! N'importe, il avait fait l'œuvre de Dieu,et Dieu ne manquerait pas de l'assister. De fait, il parla admirablement.

IV

Lorsque l'abbé Berthau rentra au presbytère après la grand'messe, il trouva Henri qui l'attendait. L'abbé escomptait bien cette prompte visite.

Le jeune homme venait s'accuser, se repentir, promettre de s'amender.

—Ah! M. le Curé, jamais je n'oublierai la soirée d'hier. Oui, vous m'êtes vraiment apparu comme le bon Pasteur courant après sa berbis égarée. Je me sens maintenant des énergies nouvelles pour me libérer complètement de cette maudite passion. Vous m'avez sauvé.

Le prêtre comprit en effet que non seulement Henri était sincère, mais que réellement l'aventure de la veille, et l'impression salutaire qu'elle avait faite en son âme, allaient compter pour la guérison du buveur. Il ne manqua pas de profiter de ce moment de grâce. Il se

garda bien de paraître trop facile au pardon, et voulut encore faire peser de tout son poids sur les bonnes résolutions du jeune homme l'amour très ardent que celui-ci portait à la jeune fille de Deschambault.

—Ecoute, mon ami. Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu me fais de belles promesses. Je te l'ai dit, je n'ai plus confiance en toi. J'ai d'autant plus besoin de te le répéter que tu n'es pas seul en cause; l'avenir d'une jeune fille que tu prétends être celle qu'il faut à ta vie dépend de l'opinion que je formulerai sur ton compte. Tu m'as parlé de ta rencontre avec Mlle Lorin, et de tes sentiments à son égard. Tu ne cesses de m'inviter à faire sa connaissance. Je n'ai pu encore la rencontrer, mais sa mère m'a écrit.....

—Sa mère.....

—Oui, sa mère m'a écrit. Voici sa lettre, lis.

L'abbé tendit au jeune homme la lettre, et celui-ci lut.

"Monsieur le Curé,

"Je n'ai pas l'honneur de vous être connue, et toutefois je vous écris comme à celui de qui dépend peut-être l'avenir de la personne qui m'est la plus chère en ce monde, ma fille unique.

"Un jeune médecin de Québec, M. Henri Vermette, m'a demandé l'autorisation d'entrer en relations avec ma jeune fille. Je ne connaissais de M. Vermette rien qui lui fût défavorable, et j'ai cru devoir accéder à sa demande. Toutefois, ma conscience m'engage à me ren-

seigner plus à fond sur les habitudes du jeune médecin. Et comme il m'a appris que vous le connaissiez parfaitement, je ne saurais mieux m'adresser qu'à vous, M. le Curé, pour obtenir les informations dont ma conscience de mère sent le besoin devant le nouveau et très délicat devoir qui se présente à elle. Je suis certaine, M. le Curé, que vous comprendrez ma démarche, et j'ai confiance que vous voudrez me rendre, dans la mesure que vous le jugerez nécessaire, le service que je sollicite instamment.

"Dans l'espoir etc. Je demeure, etc.,

"Alice Lorin."

A mesure qu'Henri Vermette avançait dans la lecture de cette lettre, un pli d'inquiétude se creusait sur son front.

—Crois-tu, mon ami, que je puisse en conscience dire à cette femme beaucoup de bien de toi? crois-tu que je puisse cacher que tu es un buveur ? Et crois-tu que je puisse encourager une mère aussi soucieuse de son devoir et du bonheur de sa fille à forfaire à son devoir et à te confier l'avenir de sa fille? Non, c'est impossible, et je suis obligé d'écrire à cette personne la vérité qu'elle me demande.

—Non, non, vous ne ferez pas cela, vous ne voudrez pas faire porter à mon avenir la responsabilité de mon passé, pour lourde qu'elle soit..... Oui, j'ai été un buveur, hier encore je l'étais, mais je vous jure que je ne le suis plus..... Vous doutez de ma sincérité?.....

—Tu sais la réputation qu'ont les serments d'ivrogne.....

—Ah, M. le Curé, vous m'accablez. Je ne vous savais pas aussi cruel. Ne voyez-vous pas ce que vous me faites souffrir?..... Toutefois je le mérite, je mérite l'affront de ce doute outrageant..... J'ai si souvent promis sans tenir..... Mais cette fois, je le sens, c'est fini, je ne boirai plus..... Non, non, vous n'allez pas ruiner mes espérances auprès d'Hélène Lorin....

—Tu oublies que je ne connais pas encore cette personne..... et que peut-être je devrai te détourner d'elle....

—Je suis sûr que non, c'est la femme idéale que vous avez rêvée pour moi.

—Raison de plus. Crois-tu que je veuille compromettre l'avenir d'une telle femme en lui laissant épouser, sans la prévenir, un ivrogne?

—Mais puisque je vous assure que j'en ai fini avec la boisson..... .

—Je voudrais partager ton assurance.....

—Très juste, mais donnez-moi au moins le temps de vous la faire partager. Promettez-moi de ne pas m'accuser d'intempérance auprès de Mde Lorin avant que vous ayez pu connaître et juger sa fille.

—Cela, j'y consens.

Lorsque le jeune homme fut parti, le curé se mit à son secrétaire et écrivit à Mde Lorin la lettre suivante:

"Madame, la confiance que vous me témoignez me touche. J'apprécie votre démarche et je comprends le devoir qui vous incombe de vous renseigner sur M. Henri Vermette. Je le connais intimement depuis son enfance, et suis parfaitement à même de vous satisfaire. Mais il sera préférable, je pense, que je vous entretienne

de vive voix sur cette matière. Je serai à Deschambault dans quelques jours, et j'aurai l'honneur de vous y rencontrer."

Au fond, l'abbé Berthau tenait beaucoup moins à renseigner la mère qu'à se renseigner lui-même sur la fille. Il eût en effet été plus qu'inutile de parler d'Henri Vermette à Mde Lorin, si Hélène n'était pas la femme qui convenait au jeune homme.

Il résolut donc de se rendre à Deschambault le plus tôt possible.

V

Quelques jours plus tard, l'abbé Berthau avertit Henri qu'il se rendait chez le curé de Deschambault, et qu'il comptait sur lui pour conduire Mde Lorin et sa fille au presbytère.

La chose fut d'autant plus facile à arranger que Mde Lorin se faisait un devoir d'aller présenter ses hommages à son curé quelquefois pendant l'année. Et cette fois la raison se doublait de celle qu'Henri mit en avant pour conduire ces dames au presbytère: il désirait les présenter à son ami et bienfaiteur l'abbé Berthau, en visite chez le curé.

Conduites par Henri, les dames Lorin arrivèrent à la cure dans la soirée, après la fermeture du petit magasin. Disons tout de suite que la première impression qu'elles firent sur l'abbé Berthau leur fut favorable.

Madame Lorin avait dépassé la cinquantaine et elle portait plus que son âge. L'éclat soyeux de sa chevelure châtain-foncé s'embuait sous la lumière vive, et des mèches blanches qu'aucun artifice de coiffure ne dissimulait, argentaient déjà les tempes; le visage, replet et coloré, se sillonnait de menues rides. Les traits étaient nobles, réguliers, imprégnés d'une gravité douloureuse qui laissait deviner qu'en sa maturité précoce cette femme avait beaucoup et longtemps souffert. La constitution vigoureuse, exubérante même, n'amoindrissait pas l'exquise distinction de manières qui révélait en Mde Lorin une femme de haute éducation. La parole modérée, mais facile et très élégante en sa simplicité, accentuait encore l'excellente impression que produisait la mère d'Hélène.

Au premier aspect, la jeune fille semblait s'écarter sensiblement du type maternel. Grande, élancée, très brune avec un teint mat, son front d'un dessin parfait s'encadrait de bandeaux dont la modestie ne pouvait cacher la luxuriante épaisseur. Sans être joli, son visage était empreint de cette beauté qui se survit jusque dans la vieillesse.

Un examen plus attentif montrait cependant qu'Hélène tenait de sa mère cette intime ressemblance qu'imprime à des tempéraments divers la communauté de vie, de sentiments, de souffrances; même profonde distinction de tenue, d'éducation, de langage; même élégance discrète, même retenue sans timidité, même simplicité sans affectation. Hélène était bien la fille d'Alice Lorin et l'influence devinée du père s'arrêtait au seuil de l'âme.

Ces dames ne se doutaient guère que l'abbé Ber-

thau les examinait en inquisiteur, et que cette soirée engageait leur avenir.

Henri, lui, le savait, et s'en préoccupait visiblement. Ce n'est point qu'il doutât du résultat de l'entrevue. Parce qu'il aimait, il avait cette facile illusion de tous ceux qui aiment de croire que personne ne saurait penser autrement qu'eux sur l'objet de leur affection. Mais de savoir que la moindre parole de la jeune fille comptait en sa faveur ou à son discrédit le rendait nerveux, et ses yeux à chaque instant allaient scruter le visage de l'abbé Berthau pour y deviner ses impressions. Vainement; le curé était impassible.

Celui-ci sut habilement introduire dans la conversation les diverses questions sur lesquelles il importe essentiellement que les pensées d'une femme soient bien connues et bien justes: choses d'intérieur, relations sociales, piété, éducation. Le sujet une fois entamé, l'abbé ne laissait ces dames — et particulièrement la jeune fille — l'abandonner que lorsqu'il s'était à son gré édifié sur leur mentalité.

Il soulevait adroitement d'insidieuses objections dont la solution, insinuée d'un mot par la mère ou la fille, lui permettaient de saisir sur le vif leurs habitudes et leurs sentiments. Toujours préoccupé de l'avenir de son jeune ami, il s'attachait à pressentir si la jeune fille serait à la hauteur de la mission qui incomberait à la femme du médecin. Il lui fallait, avec une haute idée de son rôle d'épouse, une douceur ferme, une piété solide et éclairée, du tact, de la force d'âme, du dévouement et une certaine autorité sur son mari. Ce fut par mille détours, sans cesse

provoquant, sans en avoir l'air, chez la jeune fille, des expressions spontanées d'opinions, de vues, de saillies de caractère, que l'abbé Berthau mena l'instruction de la cause. Car en vérité, il conduisait l'instruction d'une grande cause, celle de l'avenir d'Henri Vermette.

Henri suivait avec une satisfaction de plus en plus manifeste le progrès de l'enquête. Les réponses et les réflexions sages d'Hélène qu'il s'attachait encore à faire valoir par de discrets commentaires, lui rendirent bien vite son entière assurance, et c'était d'un œil triomphant qu'il regardait le prêtre. Il le sentait conquis à sa cause.

Lorsqu'Henri fut sorti pour reconduire les visiteuses, l'abbé Berthau voulut encore se renseigner auprès de son confrère.

—Vraiment, lui dit-il, ces deux personnes m'ont fait la meilleure impression. Je vous félicite d'avoir d'aussi excellentes paroissiennes.

—Elles sont parmi mes meilleures. La mère est mon bras droit pour toutes mes bonnes œuvres. Intelligente, dévouée, discrète..... Je puis compter sur elle comme sur moi. Sa fille lui ressemble en tous points. Elle vient de quitter les Ursulines après un cours brillant. Mais c'est toujours ma petite Hélène de la première communion. Les années n'ont fait que développer en elle les qualités de l'esprit et du cœur. Heureux celui qui deviendra son mari!

Puis, après un moment de silence, le curé reprit, comme se parlant à lui-même:

..... Puisse-t-elle être plus heureuse que sa

mère! Pauvre Madame Lorin! a-t-elle souffert! Ah! ce n'est pas elle qui donnera sa fille à un buveur!.....

—A un buveur?.... releva l'abbé Berthau, inquiet et à bon escient, du ton que prenaient les réflexions de son confrère — A un buveur? reprit-il après un silence, mais cette fois avec un accent interrogatif qui sollicitait une réponse.

—Oui, mariée imprudemment à un buveur, qui après l'avoir martyrisée durant des années, déshonorée, ruinée, a fini par l'abandonner pour vivre bassement dans la débauche.....

—Et.... il est mort ?.....

—Malheureusement non! Le curé Dariel de Saint-Savin, que vous connaissez, le frère de Mde Lorin, pour la soustraire aux retours offensifs de cette brute qui ne la connaissait plus que pour lui arracher périodiquement le maigre produit de son travail, a installé sa sœur ici, à la tête de ce petit commerce d'épicerie. Jusqu'à présent son mari n'a pu la découvrir..... Mais la pauvre femme vit dans d'horribles transes. Le croiriez-vous? Elle a continué d'aimer ce misérable, et sa douleur la plus vive est de craindre qu'il ne meure dans son péché.....

.. ..

—Nous voilà propres, se dit l'abbé Berthau comme, après cet entretien avec son confrère, il regagnait sa chambre. Mde Lorin mariée à un ivrogne, payée, comme on dit, pour savoir ce que c'est qu'une telle vie, sa fille héritière sans doute d s sentiments maternels..... Franchement, les choses se compliquent.

Aussi, n'était-ce pas singulier? Déjà il s'était opposé à une couple de projets de mariage d'Henri Vermette parce que la femme qu'il lui présentait n'était point celle qu'il fallait. Or voici une jeune fille qu'il juge digne d'être l'épouse du médecin..... et parce que cette fois il veut dire oui, voilà que son oui sera inutile.

Il était venu comme un arbitre, le "oui" ou le "non" sur les lèvres, et voilà que les rôles changeaient.

Alors qu'il se flattait de voir le problème de l'avenir d'Henri résolu, voilà qu'il devenait inextricable.

Et cela, par la faute, la double faute de cette maudite boisson!

Mde Lorin attendait de lui, sur le jeune médecin, des renseignements favorables, et les seuls qu'il pouvait donner devaient porter le coup de mort aux espérances de Vermette!..... Si encore cette femme n'avait pas des griefs particuliers et irréfutables contre l'intempérance... Mais que la parole de son confrère était d'une exactitude rigoureuse! "Ce n'est pas elle qui donnera sa fille à un buveur!"..... Pour cette femme martyre d'un ivrogne, Henri Vermette, même corrigé, même guéri, serait toujours un homme dont elle ne voudrait pas pour son Hélène.....

Une véritable impasse, quoi! L'abbé Berthau réfléchit longuement, avant de s'endormir, pour trouver comment il en ferait sortir le bonheur de son jeune ami.

VI

Le lendemain l'abbé Berthau s'était arrêté au parti le plus prudent: interrompre les relations commencées entre Henri et Hélène Lorin, jusqu'au temps où le jeune médecin ne pourrait plus être accusé d'intempérance; elles seraient alors renouées sans que des réserves qui n'auraient plus leur raison d'être vinssent compromettre l'avenir. Il trouverait avec Henri un prétexte plausible pour interrompre sans les briser les relations commencées..... un voyage d'étude, par exemple!.....

Au sortir de son action de grâces l'abbé Berthau fut accosté par le jeune médecin.

—Bien matinal ce matin, Henri?

—Je brûlais de savoir enfin vos impressions sur Hélène. Charmante, n'est-ce pas, idéale?.....

—L'idéal reste toujours en dehors de portée de la main. Au moment où on croit le saisir il s'échappe....

—Que voulez-vous dire?

—Mon ami, jamais cette personne ne sera la femme d'un buveur. Sa mère s'y opposera énergiquement; elle-même a eu pour mari un ivrogne. Comprends-tu ?

Le jeune homme fut un moment interloqué.

—Mais puisque je vais me corriger! que je suis corrigé!.....

—Je sais seulement que ton bonheur est au prix de ta conversion à une vie sobre. A toi d'y travailler.

—Oh! s'il ne tient qu'à cela.... Mais vous n'allez pas me compromettre auprès de Mde Lorin?

—Je lui dois la vérité, tu le sais.

—Vous voulez donc briser mon avenir?.... Je ne comprends plus.

—Ecoute, Henri. Je veux ton bonheur, tu le sais. J'ai tout fait pour l'assurer, et c'est encore dans cette vue que je consens, que je désire même qu'un jour Mlle Lorin soit ta femme.....

—Mais alors.....

—Alors, voici ma décision. Je ne puis actuellement donner à Mde Lorin les renseignemts qu'elle désire sans que tu perdes à jamais l'espoir d'épouser sa fille.... Comprends-tu cela?

—..... Un peu..... ensuite?

—Voici. Je veux, lorsque je dirai à Mde Lorin: M. Henri Vermette est un parti honorable pour votre fille, je veux n'avoir qu'à l'encourager à ce mariage. Bref, je te donne six mois pour affermir ta conversion. Durant ce temps, tu n'existes pas pour Mlle Lorin, ni elle pour toi.

Henri était si plein de son amour que six mois lui apparaissaient comme un siècle..... Et toutefois, il comprenait que le prêtre avait raison..... Il restait là, bouche bée, cherchant un argument décisif.....

Le curé rompit le silence.

—Nous chercherons ensemble un prétexte plausible pour interrompre la liaison. Je vais prendre mon dé-

jeuner. C'est mon intention de rentrer à Québec cet après-midi. Reviens-tu avec moi?

En ce moment, le bedeau fit irruption dans la sacristie, en coup de vent.

—M. le docteur, Mde Lorin se meurt. Le médecin de la paroisse est absent. On vous demande, vite..... M. le curé est déjà rendu.

La foudre tombant aux pieds du prêtre et d'Henri ne les eût pas davantage bouleversés..... Ils se regardèrent, stupéfaits..... Mais chez Henri le médecin se retrouva aussitôt, tout entier à sa mission.

Il partit en toute hâte.

Effectivement, Mde Lorin se mourait; une syncope l'avait frappée. A l'arrivée du médecin, les soins énergiques du curé, secondé par Hélène, lui avaient fait reprendre connaissance, mais le malheur n'en était pas moins irréparable: un quart d'heure après, munie du saint Viatique et de l'Extrême-Onction, que le curé Berthau avait eu l'inspiration d'apporter, elle rendait son âme à Dieu....

Quand les deux prêtres se retrouvèrent seuls à la sacristie, le curé de Sainte-Geneviève n'eut pas besoin d'attendre l'explication du tragique événement:

—Le mari! dit le curé de Deschambault..... Au moment où les dames Lorin sortaient pour aller à la messe, il se présenta soudain, sordide et méprisable, le blasphème à la bouche, exigeant de l'argent, proférant d'horribles menaces.... Cette subite apparition, toujours redoutée depuis deux ans, dut provoquer une commotion trop violente dans l'âme de la pauvre femme; elle tomba, sans connais-

sance. Au cri d'Hélène un passant accourut; le misérable épouvanté s'enfuit. Quelqu'un téléphona à la cure, et j'envoyai le bedeau chercher le docteur Vermette..... ..... Vous savez le reste.... Oh! maudite, maudite boisson.....

Henri ne voulut pas quitter Deschambault avant les funérailles. Son cœur lui faisait un devoir de rester là, près de son aimée.

L'abbé Berthau, lui, ne pouvait prolonger son séjour. Avant de partir il voulut du moins présenter ses condoléances à l'orpheline, ce qu'il fit dans l'après-midi. Il trouva la jeune fille abîmée dans la douleur, mais forte malgré tout, et vraiment à la hauteur de cette situation inopinée et cruelle. Il constata ce que la veille il avait deviné dans cette âme — des ressources rares d'énergie.

L'oncle d'Hélène, le curé de Saint-Savin, averti de la mort de sa sœur, arriva le soir même, et ce fut lui qui s'occupa principalement de l'organisation des funérailles. Il chanta le service funèbre.

Le curé Dariel avait souvent offert à Mde Lorin la direction de son presbytère. Mais la crainte que son mari ne vînt l'y poursuivre avait toujours détourné celle-ci d'accepter. Cette raison cessant, l'orpheline fut heureuse d'accepter l'offre que son oncle—son tuteur et désormais son seul soutien — lui réitéra de venir habiter le presbytère de Saint-Savin. Elle ne pouvait, du reste, songer à demeurer seule à Deschambault. La maison de Mde Lorin fut mise en vente par le curé Dariel, et, quelques jours après, Hélène quittait Deschambault pour Saint-Savin.

VII

Henri Vermette, déjà rentré à Québec, s'était aussitôt rendu auprès du curé de Sainte-Geneviève.

—Eh bien ? demanda celui-ci.

—Hélène s'en va demeurer à Saint-Savin, chez son oncle le curé..... Ah ! je crois que mon amour pour elle a doublé depuis quelques jours..... Il me faudra bien à présent faire mes six mois..... Seulement, j'ai envie de mettre à exécution un projet auquel je pensais depuis quelques temps, celui de m'établir à la campagne. Que diriez-vous si j'allais pratiquer à Saint-Savin ?

—Tu m'apprends du nouveau, et je pense que ton projet a mûri bien vite !..... Cependant j'avais moi-même pensé à te proposer un poste à la campagne, où tu aurais moins d'occasions de boire. Saint-Savin me plaît à deux points de vue. Près de Mlle Lorin il te sera plus facile de te corriger complètement, et elle-même pourra mieux te connaître et te juger.

Quelques semaines plus tard le docteur Vermette débarquait à Saint-Savin et s'y faisait connaître pour médecin.

Le village possédait déjà un médecin, mais, outre qu'il y avait de la besogne pour deux, le courant va toujours aux jeunes, et dans le cas présent la science du jeune médecin était à la hauteur de l'opinion que les gens en conçurent. Sa clientèle fut bientôt formée, et l'activité qu'il dut déployer contribua à détourner d'Henri la

tentation de boire. Son esprit n'en était plus obsédé. Il s'était d'ailleurs remis généreusement à la confession et à la communion fréquentes. Chaque samedi le voyait à confesse, et il communiait plusieurs fois la semaine. C'était bien ce que l'abbé Berthau exigeait de lui à Québec. Mais de combien de négligences cette pratique souffrait à la ville! Il y avait tant de motifs pour s'y soustraire. Et puis, la volonté de se corriger ne le tenait pas aussi fortement qu'à présent. A Saint-Savin, l'affection qu'il portait à Mlle Lorin mettait en son âme des énergies qu'il ne se connaissait pas, et que l'abbé Berthau, auquel il écrivait régulièrement et qu'il voyait souvent, comprenait fort bien. Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture déclare que l'amour est fort comme la mort.....

Aussi bien, l'exercice de sa profession avait conduit Henri Vermette dans tant de familles ou l'intempérance du père entretenait une misère affreuse; il avait vu tant de pauvres épouses martyrisées par des maris ivrognes, il avait vu tant d'enfants tarés par l'alcoolisme paternel, que le sens médical très vif et très élevé chez lui le portait peu à peu à abhorrer l'alcool.

Il se disait: Cette jeune fille que j'aime et qui sera bientôt, je l'espère, ma femme, je l'exposerais au sort commun aux épouses de buveurs? Moi qui l'adore, je serais son bourreau?

A cette idée il sentait des révoltes sourdre en lui contre le vice dégradant, et son énergie se décuplait. Il avait donc de moins en moins à lutter, car les exigences de la passion, sous ces diverses influences, s'affaiblissaient graduellement en lui.

De sorte qu'après six mois, les convenances mitigeant le deuil d'Hélène, il renoua avec elle des relations moins cérémonieuses et plus fréquentes, entièrement assuré que son bonheur ne serait plus compromis par une passion désormais domptée.

L'oncle d'Hélène estimait fort le jeune médecin, à cause de sa religion, de ses talents et de ses excellentes manières. Henri ayant eu l'occasion de lui rendre un service signalé, l'estime du curé pour son ami le docteur s'en était encore accrue.

Voici le fait. Quelques mois après l'arrivée du docteur Vermette à Saint-Savin, il avait été question d'établir une auberge dans la paroisse. En cette occurrence, Henri s'était constitué l'adversaire acharné du projet, et grâce à son influence déjà grande sur nombre de gens, il avait contribué pour une large part à le faire avorter.

Le curé lui en était demeuré très reconnaissant.

Il n'y avait point d'homme en effet qui abominât plus que le Curé Dariel les ivrognes et les buvettes. La vue d'un ivrogne lui était un supplice, et la pensée que la présence d'une auberge dans sa paroisse amènerait inévitablement des scènes de désordres et changerait certains de ses paroissiens en buveurs le mettait hors de lui.

Les mois qui suivirent furent des mois de bonheur sans mélange pour Henri. Il aimait, Hélène partageait cette affection. L'avenir souriait radieux. Bientôt il demanderait au tuteur de Mlle Lorin la main de sa pupille, et en prévision de son mariage qu'il regardait comme prochain, le jeune médecin se faisait construire une coquette demeure. Enfin, un jour il écrivit à l'abbé Berthau :

"Tout est prêt. Mon cœur est prêt depuis longtemps, ma vie est prête enfin, ma maison, mon nid sera bientôt prêt..... Dans quelques jours je fais la grande demande. L'excellent oncle dira oui, la nièce ne dira pas non.... et grâce à vous je serai le plus heureux des hommes....."

Comme, deux jours plus tard, l'abbé Berthau s'apprêtait à répondre à son ami, le courrier lui apporta cette autre lettre du curé de Saint-Savin :

"Mon cher Curé,

Nous caressions vous et moi le projet d'unir bientôt ma nièce au docteur Vermette. Ni vous ni moi ne connaissions cet homme. Je le prenais pour un gentilhomme. Or il vient de commettre un acte qui me désabuse. Jamais ma nièce ne sera la femme d'un ivrogne. Quant à lui, il vous racontera son affaire si le cœur lui en dit."

VIII

Que l'on juge de la stupéfaction douloureuse de l'abbé Berthau à la lecture de ces lignes! Il lisait et relisait la lettre comme s'il ne pouvait admettre ce qu'elle lui narrait si brutalement.....

En ce moment on frappa à la porte, et avant que le curé eût intimé le traditionnel "Entrez" Henri Vermette pénétrait dans la chambre.

A peine se trouva-t-il en présence de son vieil ami et conseiller, qu'il lût sur son visage que son malheur lui était connu. Le malheureux jeune homme se mit à sangloter.

—Mon pauvre ami, oui, j'ai été prévenu. Allons, sois homme, peut-être n'est-ce pas irréparable.

—Ah! c'est fini, fini..... Moi qui touchais au bonheur..... Mon Dieu!

Le prêtre le laissa quelques instants à sa désespérance pour lui donner le temps de s'affaiblir un peu, puis:

—Voyons, mon pauvre Henri, tu es venu à moi pour te confier. Parle, raconte-moi ton malheur. Encore une fois, j'espère que ce n'est pas irréparable.

—Ah! vos paroles me font du bien. Je craignais une toute autre réception. J'avais peur que devant un malheur amené par mes propres mains vous ne vous montrassiez sévère.... Vous me donnez du courage..... Ah! maudite boisson, je te jure une haine implacable, une guerre à mort!.....

Comment cela a-t-il pu arriver? je me le demande encore..... Je me suis soudain senti pris par l'envie de boire..... C'était terrible. Devant mes yeux brûlés par la fièvre de la passion passèrent dans une vision effroyable votre souvenir.... l'image d'Hélène.... une année de luttes triomphantes..... mon bonheur que je brisais peut-être..... et tout cela mêlé à un appétit fou de boire ..... Ma figure se congestionnait dans la lutte.... je suais à grosses gouttes..... Enfin, brusquement, comme emporté par un tourbillon, perdant la notion de tout....

l'esprit et les sens envahis par la seule passion de boire.... j'ingurgitai coup sur coup plusieurs verres d'alcool, dont j'ai toujours une certaine quantité dans ma pharmacie....

Puis je ne me souviens plus de rien..... je tombai par terre..... Probablement qu'au cours de mon ivresse quelqu'un aura pénétré chez moi, et m'ayant vu ivre — je devais du reste empester l'alcool — il aura ébruité l'accident.....

C'était dans l'après-midi..... je dormis jusqu'au lendemain matin. Je venais à peine de sortir de mon sommeil que l'on me remettait de la part du curé une lettre motivée par mon ivresse me faisant défense de revoir Mlle Hélène Lorin..... .

—L'as-tu revue depuis?

—Non, je suis aussitôt descendu à Québec.

—Son oncle lui a également intimé l'ordre de ne plus te revoir. Mais elle va sûrement m'écrire si toutefois elle ne vient pas. Avant d'aviser il faut que j'aie de ses nouvelles, ce qui ne peut tarder..... Mon pauvre Henri, je déplore comme toi que tu aies succombé à cette affreuse tentation, que tu aurais surmontée, si tu t'étais alors tourné vers Dieu par la prière.....

—J'avoue que je n'y ai guère pensé.....

—C'est cela. Mais d'un autre côté j'ai tout lieu de croire que c'est là un simple accident et il serait injuste que je t'en tienne rigueur. Je te crois guéri, ou peu s'en faut, malgré cette chute, à cause de cette chute, plutôt. Aussi, loin que je t'impose cette fois une pénitence de six mois, je veux prendre ta cause en mains.

—Oh! merci, merci, vous me rendez la vie en me rendant l'espoir.....

—Oui, espère. Reviens ce soir ou demain, alors que j'aurai probablement eu une lettre ou la visite de Mlle Lorin.

L'abbé Berthau connaissait le curé Dariel et son horreur extrême, maladive de l'ivrognerie. Il lui connaissait également un tempérament un peu "casseur". Ardent dans ses convictions, entier dans ses vues, prompt dans ses décisions, extrême et violent dans l'action..... Heureusement que cette promptitude de caractère avait un contrepoids dans sa droiture et sa générosité. L'abbé Dariel n'hésitait jamais à revenir sur une décision lorsqu'il l'avait reconnue peu juste. Il se rendrait bientôt compte que tel avait été son arrêt à l'égard des deux jeunes gens, et il mettrait alors autant de cœur et d'empressement à refaire leur bonheur qu'il en avait mis à le briser. L'abbé Berthau, réflexion faite, ne se préoccupa guère de la défense du tuteur. Il appréhendait davantage la déception de la jeune fille. Avait-elle pensé qu'Henri, sans qu'elle le sût, était un ivrogne d'habitude? Dans ce cas, elle n'était pas femme à confier son avenir à un tel homme.

Le soir même l'abbé Berthau reçut d'elle la lettre suivante.

"Déjà, monsieur le Curé, j'en suis sûr, vous avez vu M. Vermette, et vous êtes au courant du malheur qui nous frappe tous deux. Vous dire le mien n'est pas possible. Je souffre doublement. Je souffre comme lui, mais aussi de la pensée que M. Vermette serait indigne que je

songe à lui plus longtemps. Est-ce vrai? Pour l'amour de Dieu, M. l'abbé, éclairez-moi. Dites-moi s'il est vrai que M. Vermette soit — oh! qu'il m'en coûte d'écrire ce mot — un buveur? Aurais-je été longtemps trompée et aussi indignement?..... Je me refuse à le croire. Oh! de grâces, dites-moi la vérité, vous qui la connaissez..... Et si mon doute n'est pas fondé, bien vite rassurez-moi.

J'ai réfléchi et j'ai bien prié. Or, me plaçant sous le regard de Dieu et envisageant l'avenir de M. Vermette, je ne veux pas tenir compte d'une erreur momentanée, si ce n'est que cela. Je vous l'ai déjà dit, j'ai la conviction que Dieu m'a placée sur le chemin de ce jeune homme pour aider au salut de son âme. Dès la première fois qu'il s'est présenté à moi j'en eus l'intuition, qui depuis ne s'est que fortifiée. Aussi, vous le savez, est-ce bien plus à cause de ce motif surnaturel que pour un motif humain que j'étais résolue à devenir la femme de M. Vermette, si la Providence en avait ainsi ordonné. Encore maintenant cette pensée ne me quitte pas. Et si vous me rassurez sur le sujet qui me remplit d'angoisses, dites à M. Vermette qu'il me garde sa foi comme je lui garde la mienne. Seulement il faudra attendre que mon oncle change de sentiments, ce qui viendra, avec la grâce de Dieu....."

"Fort bien, se dit l'abbé Berthau après la lecture de cette lettre, tout est pour le mieux." Et lorsque le jeune médecin, peu après, se présenta au presbytère, il lui remit la lettre de Mlle Lorin avec un sourire qui bientôt passa sur la figure du jeune homme.

A mesure que celui-ci avançait dans sa lecture, son visage s'épanouissait. Il relut la lettre deux ou trois fois.

—Eh bien, lui dit le curé en souri nt, est-ce si difficile à comprendre?

Henri rougit légèrement en tendant la chère missive à son ami.

—Je reprenais vie à chaque mot..... "Dites à M. Vermette qu'il me garde sa foi comme je lui garde la mienne....." Vous ne pouvez comprendre, vous, ce qu'il y a de bonheur dans ces quelques mots..... Oh! maintenant je suis fort. Je puis attendre le bon plaisir de l'oncle d'Hélène..... .

L'abbé Berthau ne put s'empêcher de rire.

—Voilà, je pense, dit-il, qui arrange tout. Tu vas retourner à Saint-Savin où tu attendras les événements. Je vais écrire au curé et à la jeune fille.....

—Dites bien à Hélène tout le bien que sa lettre m'a fait, et combien elle me rend heureux.

—Oui, oui, c'est entendu.

Henri retourna à Saint-Savin le lendemain par le premier train.

L'abbé Berthau écrivit aussitôt au curé de Saint-Savin et à Hélène.

Au premier il exprima son chagrin de l'accident arrivé au docteur, et il se contenta de faire observer à son confrère qu'à ses yeux une faute passagère ne saurait effacer une conduite honorable d'une année (il y avait un an que le docteur habitait Saint-Savin), et que pour lui Henri restait aussi digne d'Hélène que celle-ci l'était du jeune homme. Il ne fit pas allusion à la lettre de la jeune fille.

A celle-ci il exprima son assurance que la faute du jeune homme n'aurait aucun retentissement dans l'avenir. Elle pouvait être tranquille de ce côté, et garder à Henri sa foi. Il n'oublia pas la commission dont celui-ci l'avait chargé pour Hélène. "Attendez dans la prière, dit-il en terminant, que votre oncle revienne sur sa décision, ce qui ne saurait tarder."

IX

Cela ne tarda pas en effet, et beaucoup moins que l'abbé Berthau n'avait pensé.

Un mois plus tard le curé Dariel rendait visite au jeune médecin.

Celui-ci fut fort surpris. C'était en effet la première fois que le curé venait chez lui depuis "l'affaire." Lui-même était allé au presbytère à son retour de Québec pour s'expliquer avec le curé, mais celui-ci n'avait rien voulu entendre et lui avait déclaré que le billet exprimait sa volonté formelle.

—Vous avez l'air tout surpris, docteur....

—Pour dire le vrai.....

—Bon, bon..... Aimez-vous toujours Hélène?

—Comme vous demandez cela!.... Vous le savez bien.....

—Eh bien, revenez donc au presbytère..... Ma nièce ne sera peut-être pas fâchée de vous voir.....

Et là-dessus le curé laissa le jeune homme.

Celui-ci n'en croyait pas ses oreilles. C'était pourtant parfaitement clair. Son cœur chantait le bonheur.....

L'abbé Dariel écrivit le même jour au curé de Sainte-Geneviève :

"Mon cher confrère,

Après avoir réfléchi, je crois que j'ai été trop prompt à voir dans le docteur Vermette un ivrogne. Toute sa conduite au contraire prouve que sa chute d'il y a un mois n'était qu'un accident. Je lui rends donc toute mon estime. D'un autre côté, je pense que ma nièce est bien la femme qu'il faut pour assurer en même temps que le bonheur de ce jeune homme la fidélité à son devoir. Et comme c'est aussi votre pensée, si vous voulez bien m'en faire l'honneur et ajouter au bonheur des jeunes gens, vous viendrez à Saint-Savin, jeudi prochain, assister à leurs fiançailles."

X

Et cette fois elles eurent lieu, et vers Pâques fut célébré le mariage des jeunes gens.

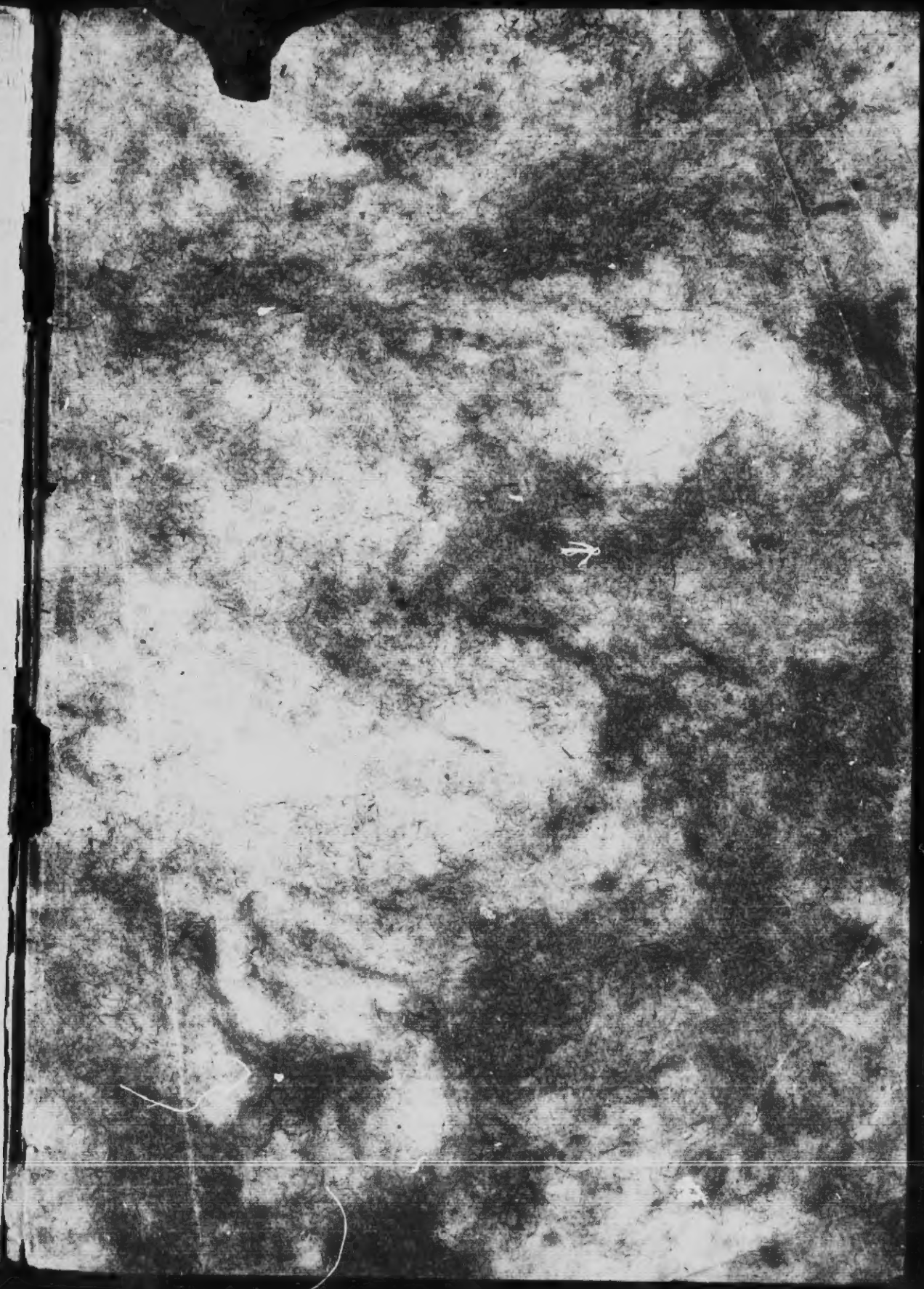
Notre récit s'arrêtera au seuil de leur bonheur. Et toutefois nous jetterons un coup d'œil sur le foyer du docteur Vermette. Ce sera pour constater que le médecin

avait été radicalement guéri de sa funeste passion, et guéri par la grâce des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ce que le prêtre avait commencé et mené à terme, l'épouse le confirma par sa douce influence; à son exemple et par ses soins, son mari persévéra dans la pratique régulière de ses dévotions. Elle n'eut point à lutter pour arracher son mari à la boisson, ni pour le retenir sur la pente fatale. Dès avant le mariage, l'abîme était évité et pour toujours. Mais par sa tendresse, sa piété, son tact et son dévouement, la jeune femme sut faire aimer à ce point le foyer à son époux qu'il ne songea pas un seul instant à troquer ce bonheur fort et intime pour les plaisirs factices de l'intempérance.....

Ainsi s'exécuta de point en point le plan de l'abbé Berthau.

Jamais le docteur Vermette n'a repris une goutte d'alcool. La tempérance ne compte point de plus fervent adepte et d'apôtre plus zélé que lui.

Et lorsqu'il traite dans sa chaire de professeur à l'Université de Québec (où il est revenu et compte parmi les plus éminents médecins), lorsqu'il traite devant ses élèves de l'alcoolisme et des moyens d'enrayer ce fléau, il ne manque point de conclure: "..... Mais le spécifique le plus efficace, c'est la fréquentation des sacrements soutenue par le dévouement du prêtre et l'amour d'une femme de vertu."



OUVRAGES DE TEMPERANCE

DU MÊME AUTEUR:

SI FEMME SAVAIT! SI FEMME VOULAIT! — Femme contre intempérance, 72 pages in-12, 8 gravures.
1 ex. 10 cts; 12 ex. $1.00; 50 ex. $3.00; 100 ex. $5.00; 500 ex. $22.00; 1,000 ex. $40.00.

AUX JEUNES GENS DE LA CAMPAGNE (Réquisitoire contre les hôtels.) 16 pages pt. in-8.
12 ex. 20 cts; 25 ex. 40 cts; 50 ex. 75 cts; 100 ex. $1.25; 500 ex. $5.00.

ENTREZ DONC! — Réponse aux objections qui retiennent hors de la Société de Tempérance. 2e édition, 35 pages pt. in-8.
1 ex. 5 cts; 12 ex. 50 cts; 50 ex. $1.75; 100 ex. $3.00; 200 ex. $5.00; 1,000 ex. $20.00.

AU FOND DU VERRE. Histoires d'ivrognes. 40 pages pt. in-8. Mêmes prix que pour ENTREZ DONC.

ALCOOL, FAITS ET CHIFFRES. — Tract de propagande, 4 pages in-12.
100 ex. 25 cts; 1,000 ex. $2.00.

HAUT LA CROIX! ELECTEUR-TEMPÉRANT. 24 pages in-8.
1 ex. 5 cts; 12 ex. 40 cts; 50 ex. $1.25; 100 ex. $2.00; 500 ex. $9.00.

PAR LA LUTTE ET PAR L'AMOUR. — Nouvelle de tempérance. 48 pages pt. in-8.
1 ex. 5 cts; 12 ex. 55 cts; 50 ex. $2.00; 100 ex. $3.50.

En préparation:

IF WOMAN KNEW! IF WOMAN CARED!
Woman against intemperance.

En vente à la Maison Sainte-Elisabeth, 29, avenue Seymour, Montréal, et à la Maison Sainte-Marguerite, Candiac, près Québec.

N.L.C. B.N.C.
3 3286 07224320 3